Lorenzo BARRAULT-STELLA, Brigitte GAÏTI, Patrick
LEHINGUE (dirs), *La Politique désenchantée ?
Perspectives sociologiques autour des travaux de Daniel
Gaxie*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, 374 pages

Sonny Perseil

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26240>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.26240

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 535-537

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Sonny Perseil, « Lorenzo BARRAULT-STELLA, Brigitte GAÏTI, Patrick LEHINGUE (dirs), *La Politique désenchantée ? Perspectives sociologiques autour des travaux de Daniel Gaxie* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 24 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26240> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26240>

mécanismes très à géométrie variable de la censure (p. 245-251), l'analyse « digitalo-émotionnelle » du *Ice Bucket Challenge* vs Ferguson (p. 258-263) ou *YoutbeMom* (p. 278-280), ou encore les discordances entre affordances, capacités narratives ou disruptives, voire électorales, mises en œuvre par les mouvements sociaux et les signaux de puissance éventuels lors de *Occupy Wall Street* ou *Tea Party* (l'ensemble du chapitre VIII qui, selon l'auteure, « guide » la réflexion du livre) jusqu'au nettoyage des différentes places ici et ailleurs, pour faire comme à la maison (p. 166). Sans compter aussi avec « l'armée des Trolls » (p. 366) qui occupe le terrain des affordances conduisant aux nouvelles formes de censure, voire à la paralysie tactique, « le revers de la médaille » (p. 411).

Le dernier chapitre s'ouvre sur une disruption pédagogique : les affordances de l'imprimerie qui ont d'abord produit des indulgences (histoire de renflouer les caisses de l'Église) plutôt que THE Bible (p. 396-398). Cette résurgence du passé permet à l'auteure de re-parcourir avec tranquillité les concepts et les interrogations de la sphère publique connectée (affordances, capacités, signaux, adhocratie [p. 409]).

Enfin, un ultime mot pour saluer la traduction, à la fois respectueuse du style narrativo-critique de l'auteure, de la langue et du français. L'objectif de s'adresser aussi bien à des lycéens intéressés qu'à des militants et à des chercheurs est atteint. Le livre peut alors se terminer par une dernière histoire diachronique (et une dernière rencontre à une terrasse de café à Madrid avec une Indignada) qui hante et les mouvements sociaux et les chercheurs : « *Preguntando caminamos* ».

Daniel Raichvarg

Université Bourgogne Franche-Comté, Ciméos, F-21000

Dijon, France

daniel.raichvarg[at]u-bourgogne.fr

Théories, méthodes

Lorenzo BARRAULT-STELLA, Brigitte GAITI, Patrick LEHINGUE (dirs), *La Politique désenchantée ? Perspectives sociologiques autour des travaux de Daniel Gaxie*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, 374 pages

Les actes d'un colloque organisé en septembre 2015 à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, à l'occasion du départ à la retraite de Daniel Gaxie, constituent le socle de cet ouvrage. Comme son titre l'indique, ce travail collectif évoque le désenchantement de la politique, le point d'interrogation s'avérant un peu trompeur,

aucun des 24 contributeurs n'allant véritablement dans le sens d'une réponse négative. Il s'agit au contraire d'une démonstration implacable des premiers résultats de recherche du professeur de science politique aujourd'hui émérite, reconnu notamment pour sa mise au jour du « cens caché », dans un livre maintes fois cité tout au long de cette publication (D. Gaxie, *Le Cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Éd. Le Seuil, 1978).

L'une des grandes qualités de cette entreprise est justement la cohérence du propos, qui ne cesse de se consolider au fur et à mesure que la lecture avance. En effet, chaque chapitre est l'occasion de compléter cette direction de recherche précise, qui remet en question l'enchantement démocratique en prenant en considération les inégalités qui conditionnent l'accès à la politique. Chaque phase de la recherche permet ainsi de creuser en profondeur une facette du sujet et de renforcer la logique d'ensemble de cette approche sociologique.

La première partie est consacrée aux élites et les cinq textes qui la composent établissent la professionnalisation et la clôture de l'espace politique. Sans doute les processus de désignation des responsables sont-ils liés au vote, mais ils apparaissent fermés, peu enclins à faire une place aux catégories sociales les plus dominées, comme les populations dépourvues de capital scolaire, les ouvriers ou, d'une façon bien sûr très différente, les femmes. Le recrutement de ces autres acteurs de la vie politique que sont les représentants d'intérêts obéit également à cette logique. Deux approches plus critiques abordent aussi la médiatisation des politiques – et plus particulièrement celle où combien problématique de l'extrême droite – et la compétence des professionnels, en osant poser une question délibérément provocatrice : « Peut-on faire du "crétinisme" politique un objet de science ? » (Érik Neveu, chapitre v, p. 87-102).

La deuxième partie évoque la politisation des profanes, de façon peut-être un peu moins maîtrisée, notamment lorsqu'il s'agit de faire comprendre les états de matière politique en usant des métaphores du gaz, du liquide ou du solide, en tentant de justifier une forme d'application du *Cens caché* à deux pays d'Amérique latine ou en expliquant ce qu'est l'habilitation à occuper un territoire du soi social. Elle se conclut néanmoins par une synthèse convaincante de recherches approfondies sur les biais affectant les échantillons interrogés dans le cadre de sondages électoraux, étude qui met en évidence que

même dans ces enquêtes supposées représentatives, certaines catégories sont négligées, ce qui rend difficile la compréhension de l'abstentionnisme.

La troisième partie, la plus courte avec seulement deux chapitres, interroge subtilement l'engagement et l'action collective. Si l'étude de la diversité et de la complexité des rétributions du militantisme, qui peuvent être analysées en profondeur en scrutant parcours et carrières, ne doit pas être simplifiée par « un nouveau sens commun qui ne voit dans la politique qu'intérêt et calcul » (p. 217), elle conserve toutefois une forte charge critique, que les auteurs (Éric Agrikoliansky et Olivier Fillieule) envisagent de retourner en direction des mouvements conservateurs et des causes réactionnaires. L'autre contribution est consacrée au désengagement progressif des enseignants français dans la vie politique, emblématique du désenchantement.

La quatrième partie peut apparaître comme la plus « pessimiste ». Elle explique l'impuissance des politiques dans la société contemporaine, et notamment celle des ministres : alors que les hauts fonctionnaires des cabinets, les think tanks et les entourages formulent problèmes et solutions, l'activité des membres du gouvernement se limiterait principalement, selon Brigitte Gaiiti, à un « travail de mise en mots des décisions » (p. 261). Les politiques publiques paraissent d'ailleurs difficilement évaluable et s'éloignent sensiblement de leurs objectifs déclarés. Un texte consacré au gouvernement des métropoles fait également comprendre qu'à cet échelon, les oppositions partisans font place des consensus intercommunaux qui peuvent empêcher la représentation de la diversité des intérêts sociaux, en favorisant l'entre-soi des élus.

La conclusion de D. Gaxie est à la fois la partie la plus attendue, puisqu'elle dresse finalement une synthèse de ce parcours individuel et collectif de recherches menées depuis une quarantaine d'années, et la plus inattendue quant à son contenu. Le politiste règle publiquement quelques comptes, ce qui est assez rare dans des publications scientifiques (moins dans le quotidien des enseignants-chercheurs...). Il revient ainsi sur un certain nombre d'attaques sévères qu'il a subies dès le début de sa carrière universitaire, accusé tout à la fois de « vouloir réintroduire un marxisme repeint aux couleurs de la sociologie » et d'être un ennemi élitiste de la démocratie (p. 312). Dès lors, il défend bec et ongles la rigueur de la sociologie politique qu'il a pour partie incarnée et s'interroge sur sa réception. Si ses approches exigeantes ont

pu permettre une diffusion des résultats de ses recherches dans la sphère académique et ont suscité une reconnaissance relativement importante de l'ensemble de ses travaux (et de ceux de ses collègues qui ont travaillé dans une perspective similaire), on peut percevoir une forme de rancœur vis-à-vis de ceux qui seraient davantage sous le feu des projecteurs, à l'instar d'un maître de conférences de l'Institut d'études politiques de Paris, quintessence du « politologue médiatique », rapidement évoqué pour avoir caricaturé l'un de ses ouvrages (p. 307).

Une question se pose alors assez logiquement. Comment expliquer que la puissance et la pertinence des résultats obtenus par l'ensemble de ces travaux, menés par un groupe de chercheurs de qualité, n'aient pas permis la rencontre avec le (grand) public, supposé intéressé à ce qu'on lui explique aussi savamment le désenchantement de « sa » démocratie ? D. Gaxie n'apporte pas véritablement de solution, en se contentant de légitimer son approche scientifique par le sérieux de ses travaux. Or, et c'est sans doute l'un des premiers éléments de réponse, toutes ces recherches relèvent exclusivement de la sociologie politique. Loin de l'interdisciplinarité qui tend pourtant à s'imposer dans nombre de laboratoires, tout ce qui « déborde » n'est pratiquement pas évoqué. Se rendrait-on coupable de blasphème vis-à-vis des dogmes sociologiques durkheimiens si l'on mentionnait d'autres champs de recherche ? La psychologie (y compris sociale) est-elle une insulte ? Les sciences de gestion n'ont-elles rien à dire sur le management public ? Les philosophes du politique ne peuvent-ils pas être mis à contribution ? Si la politique est nécessairement désenchantée, c'est aussi parce qu'elle n'est abordée qu'au travers d'une discipline qui paraît fermée aux autres approches.

Le livre est passionnant et ne peut qu'emporter la conviction quant au sens de l'analyse, précise voire infaillible. Il est pourtant parfois asphyxiant tant on navigue en permanence dans un entre-soi, qui peut faire penser à celui des politiques, mis en évidence dans toutes ces études. Si la cohérence de l'ouvrage constitue l'une de ses qualités indéniables pour un travail collectif, l'absence de respiration venue de l'extérieur se fait aussi pesante, comme en témoignent les trop nombreuses redondances qui ponctuent l'ouvrage. D'un autre côté, il faut bien reconnaître que c'est aussi le propre de ce type de publications, justement motivées par l'idée, plus institutionnelle et politique que scientifique, de rendre hommage à un

enseignant qui part à la retraite, à son courant de pensée et à ses compagnons de recherche.

Un autre écueil à la réception de l'œuvre du politiste et de son collectif de recherche tient à sa communication, à sa forme. L'écriture est souvent compliquée, alambiquée, remplie de répétitions de mots et d'idées. Plus préoccupant, le livre comprend pas mal (trop) de coquilles et de fautes de français. D. Gaxie méritait un meilleur traitement, un investissement plus important ou mieux utilisé, la publication bénéficiant pourtant de soutiens institutionnels de prestige et intervenant plus de trois ans après le colloque. Pire, certaines erreurs déroutantes ont été publiées dans le texte d'un professeur de science politique qui entend s'attaquer à l'incompétence des politiques et donne quelques exemples comme, écrit-il, François Copé (au lieu de Jean-François) et Gérard Darmanin (au lieu de Grald), dmontrant ainsi, sur ces dtails pourtant anecdotiques, les propres limites de sa comptence (p. 93). L'outillage critique prsent dans le livre, qui parvient sans mal dsnchanter le politique, pourrait-il s'exporter vers le monde acadmique ?

Ces imperfections formelles peuvent contribuer expliquer l'assez faible retentissement exerc par cette cole (chapelle, diront les plus mchants). Ce groupe est sans doute brillant mais parat quelque peu referm sur lui-mme. Il fait parfois rfrence aux travaux de Howard S. Becker et pourrait s'inspirer, non pas exclusivement des rsultats des recherches du sociologue tatsunien, mais aussi de sa souplesse intellectuelle, qui lui permet d'voluer dans l'interdisciplinarit, et de sa belle criture ! Les ides dveloppes par D. Gaxie et les chercheurs qui l'ont accompagn pourraient-elles s'exprimer plus simplement avec autant de vigueur ?

L'obstacle formel qui entoure ces recherches ne doit cependant pas occulter la grande richesse de tous ces travaux. *La Politique dsnchant ?* apparat comme une lecture ncessaire, l'appareillage critique indispensable pour saisir justement la ralit – construite – derrire le voile des communicants. Ce faisant, ces « rvlations » font uvre d'utilit publique, une poque o les illusions mdiatiques sont lgion. D. Gaxie le suggre d'ailleurs, dans sa conclusion, en affirmant ne pas rejeter toute possibilit d'utilisation de la recherche dans le cadre d'une action politique, en « venant sur le terrain des prconisations », quitte se jouer des rflexes de neutralit axiologique (p. 320-321). Les chercheurs (les « sciences sociales », dit-il) « pourraient

participer davantage aux dbats sociaux, mieux faire connatre leurs rsultats et gagner en autorit au-del des cercles intellectuels » (p. 321). Chiche !

Sonny Perseil

*Conservatoire national des arts et mtiers, Lirsa,
F-75003 Paris, France
sonny.perseil[at]lecnam.net*

Patrick BOURGNE, Christian DREVET, Xavier FOURT, Marie-Hlne GAY-CHARPIN (dirs), Matrialiser l'Utopie

Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. Communication, Cultures & lien social, 2020, 277 pages

Derrire ce titre, engageant du point de vue de la rflexion scientifique, se cache une dception dont les auteurs s'affranchissent ds la quatrime de couverture. Le sujet y est enfin prcis : « Ce livre n'est pas un mode d'emploi de la matrialisation des utopies ». Dans le prambule, l'cueil une telle ambition est nouveau signal : « Le collectif qui s'est constitu et qui a dirig le livre que vous tenez entre vos mains n'est pas parvenu stabiliser et circonscrire compltement son objet de recherche » (p. 1). Cependant, la question taraude. Celle d'un prgnant renouvellement d'un « monde » travers par l'incertitude pour lequel se pose la question de la modlisation ou projection de l'Utopie. Utopie qui sera finalement dfinie dans cet ouvrage comme l'art de « constituer un ancrage flottant pour ceux qui n'ont pas renonc intervenir » (p. 11). Mais alors, « comment circuler dans un objet sans bords ? » (p. 10). C'est sans doute dans ce dfaut d'ancrage thorique son exercice que l'on formulera la principale critique cet ouvrage. la lecture des diffrents chapitres, composs de recueils de textes, isols, pour lesquels les auteurs prconisent tant une lecture la vole qu' la suite, une rfrence commune finit par s'imposer : celle Thomas More et Ernst Bloch. Suivis de prs par Walter Benjamin, Paul Ricur, Karl Mannheim... Aussi, le livre se prsente comme une revue d'expriences et de points de vue, un panorama sans relle structure, partir duquel le lecteur reste drout et libre de se faire une opinion sur la pluralit de la notion d'Utopie telle qu'voque ici.

Dans ce premier texte du premier livret intitul « Les mdiums de l'utopie » (sans U majuscule), Marianne Celka nous prsente l'animalisme comme un idal, un construit populaire « qui contient l'ultime espoir que ce monde-ci, vrol par la violence et la haine, s'achve enfin » (p. 28), qui prend la forme d'un